

1814 président du tribunal civil de Saint-Quentin et je les ai complétées par le souvenir des récits que je lui avais entendu faire de cette funeste et douloureuse époque.

Si je ne craignais de blesser votre modestie, je vous dirais que je vous apporte une bien petite pierre pour le monument que vous élevez à l'histoire de notre pays ; mais j'ai pensé que ce document pouvait être utile à l'historien futur des invasions étrangères en Picardie et qu'il ne fallait pas qu'il fût perdu pour ceux qui viendront après nous.

Ce n'est malheureusement pas une période brillante et glorieuse pour la France que celle dont je vais vous entretenir, mais les nations ont leurs jours d'épreuves et de deuil qu'il faut savoir envisager en face, et dont il faut conserver les traces et le souvenir pour qu'elles servent d'enseignement aux générations futures, si tant est que l'on profite jamais de l'expérience des autres et du passé.

Saint-Quentin qui avait autrefois des fortifications commencées au xiv^e siècle par Louis XI, continuées par Louis XII et terminées seulement en 1530 par François I^{er}, eut beaucoup de sièges à soutenir ; le plus mémorable est celui que le roi d'Espagne Philippe II est venu mettre en 1557 devant cette ville ; il fut terrible et dura plus d'un mois ; et, malgré la défense la plus vigoureuse et la plus héroïque de ses habitants, qui leur a mérité ces beaux vers de Santeuil gravés sur le fronton de l'Hôtel-de-Ville

« *Civis murus erat, etc.* »

elle fut prise d'assaut le 27 août, jour de la saint Laurent et livrée aux fureurs de l'ennemi. C'est, vous le savez, en mémoire de cette victoire mémorable que Philippe II, revenu en Espagne, fit construire le palais de l'Escorial, et que, voulant perpétuer cette date, il lui donna la forme d'un gril, instrument de supplice de saint Laurent.

Jusqu'en 1814, époque où se placent les événements dont je vais vous parler, aucun autre siège n'était venu troubler les habitants

de Saint-Quentin qui avait prospéré et était devenu un centre industriel important. C'était alors une ville ouverte et il ne lui restait que ses portes et quelques vestiges de ses fortifications dont l'Empereur, à la suite de son passage dans cette cité, le 27 avril 1810, avait le lendemain même, à Cambrai, décrété la démolition ; aussi se croyait-elle à l'abri de toute attaque de vive force.

Mais il ne devait pas en être ainsi, et voici ce qui s'y passa en 1814 et 1815, à la suite des revers qui avaient succédé à notre brillante épopée.

L'arrondissement de Vervins, à raison de sa proximité de la Belgique, et l'arrondissement de Château-Thierry avaient été les premiers points envahis par l'ennemi qui s'était aussitôt dirigé sur l'arrondissement de Laon, puis sur celui de Soissons ; aussi tous ces pays étaient ils occupés au commencement du mois de février 1814.

Ce n'est que le 11 mars que la ville de Saint-Quentin a été forcée de capituler.

Mais, auparavant, dès le dimanche 6 février 1814, on commença d'être sur le qui-vive. Ce jour là, à 3 heures et demie de l'après-midi, la générale est battue et on annonce que les Cosaques sont à la porte de la ville ; ce n'était heureusement qu'une fausse alarme donnée par le nouveau commandant de la place qui voulait s'assurer si les bourgeois étaient alertes.

Le dimanche suivant, à 3 heures après-midi, on bat de nouveau la générale ; un parti ennemi était arrivé jusqu'à la barrière de la porte d'Isle qui avait été fermée sur l'avis de son approche donné par les éclaireurs. Le commandant est entré comme parlementaire. M. le Maire a refusé de rendre la ville à une troupe de cavalerie si peu nombreuse ; elle ne se composait que de 75 hommes qui se retirèrent sans échanger aucun coup de feu.

Le 20 qui était le dimanche gras, une fausse alerte est donnée par une personne qui venait de Guise, annonçant qu'elle serait bientôt

suivie par une division de cavalerie et d'infanterie. Il n'en fut rien, mais les bourgeois étaient dans un émoi et dans des transes continuelles.

Le 27, premier dimanche de Carême, de midi à 2 heures, on a très-bien entendu le canon qui n'a cessé de tonner dans la direction de La Fère; on apprit bientôt que cette ville était attaquée par des forces importantes qui la forcèrent à capituler: elle fut rendue le 28 au matin.

Le 5 et le 6 mars, le maire de Saint-Quentin reçut plusieurs messages du commandant ennemi à La Fère, qui lui enjoignait de lui fournir des vivres; il refusa énergiquement d'obtempérer à ces réquisitions; il n'y fut pas donné suite.

Le 9 mars, un parti de cavalerie légère se présenta à 10 heures du matin à la porte d'Isle; aussitôt la barrière est fermée, la générale est battue et l'entrée de la ville est encore refusée à cette troupe trop peu considérable.

Le même jour à 4 heures après midi on bat de nouveau la générale sur l'avis qu'une autre troupe se portait de Roupy vers la porte Saint-Martin; le fait était exact, mais cette troupe ne s'est pas avancée au-delà du moulin de Oestres, à 4 kilomètres environ de la ville, et s'est retirée ensuite.

Dans la nuit du jeudi au vendredi, 11 mars, vers 4 heures du matin, un parti de cavalerie ennemi est venu faire un hourra (1) et a tiré une cinquantaine de coups de pistolets qui n'ont blessé personne. La garde n'a pas riposté afin de ne pas forcer un engagement; l'ennemi était resté à la hauteur des moulins sur la grande route de La Fère, à 2 kilomètres environ de la porte. Cependant on criait aux armes par toute la ville, le tocsin sonnait à toute volée et on frappait aux portes, ce qui joint à la générale que l'on bat-

(1) Cri des troupes Russes et particulièrement des Cosaques à la guerre.

tait, a réveillé d'une façon bien sinistre les habitants qui furent bientôt tous sur pied.

Les bruits les plus fâcheux circulaient en ville ; on disait que l'ennemi allait brûler les faubourgs, tout-à-coup on annonça qu'il s'était retiré se contentant cette fois de la belle peur qu'il avait faite aux bourgeois.

Mais, dans la journée du 11 mars, à 10 heures du matin, une colonne de cavalerie ennemie s'est fait apercevoir à la hauteur du Mesnil, sur le chemin de Ribemont, à 4 kilomètres de la ville ; — aussitôt la générale a été battue et tous les citoyens ont été à leur poste.

Cette colonne forte de 500 hommes est restée sur les hauteurs qui dominant la ville à l'est et au sud, entre la route de Ribemont et celle de La Fère ; un parlementaire est venu alors sommer la ville de se rendre ; on a discuté jusqu'à midi ; enfin M. le Maire reconnaissant l'impossibilité de résister, puisque le général Langeron, avec un corps d'armée considérable, était près de La Fère, à 18 kilomètres de Saint-Quentin, a préféré capituler avec M. le baron de Geismaer, commandant cette division.

La capitulation a été honorable ; la garde urbaine ayant été autorisée à conserver ses armes. A 3 heures précises de l'après-midi la division de cavalerie, composée de Cosaques et de Saxons, fit son entrée dans la ville au son d'une musique impossible, et en prit possession.

Les cavaliers établirent de suite des bivouacs sur la place, dans la rue de la Sellerie et la rue d'Isle ; les officiers et leur suite ont été logés chez les bourgeois. Quant aux chevaux et aux soldats ils restèrent à leur campement, où il fallut bien leur fournir et leur porter du bois, de la paille et des vivres ; mais, on se trouva sur ce dernier point fort embarrassé quand on sut que les Cosaques étaient de la religion grecque et, faisant carême, ne mangeaient ni lait, ni beurre, ni œufs. Il fallut leur procurer du poisson, des

harengs, et des légumes en profusion pour les satisfaire ; il n'y avait pas à raisonner. Le soir à 9 heures et demi M. le Maire a convoqué le Conseil et on a formé des commissions chargées de s'occuper des subsistances, du chauffage, des fourrages, du logement, etc.

C'était un spectacle triste et étrange à la fois de voir des fenêtres de la chambre du Conseil de l'Hôtel-de-Ville, où les membres étaient réunis, tous ces feux de bivouac qui éclairaient la place, et les cavaliers qui étaient les uns couchés au milieu de leurs chevaux et les autres occupés à faire cuire leur souper.

Le lendemain samedi 12, vers dix heures du matin, est entrée en ville une division de 3,000 hommes d'infanterie avec canons et obusiers ; ils avaient été envoyés par le général Langeron pour prendre la ville de vive force. M. le Maire l'avait sagement et heureusement prévu la veille en rendant la ville.

Le commandant, ignorant que la ville était déjà occupée par le baron de Geismaer, arrivé à la hauteur de la route de La Fère qui dominait la ville à 2 kilomètres environ, se disposait à mettre ses canons en batterie pour tirer sur la ville sans crier gare, ni parlementer, lorsqu'une vedette de Cosaques s'apercevant de cette méprise alla lui annoncer qu'ils étaient maîtres de la place, sans quoi elle aurait été canonnée sans s'y attendre, ce qui aurait pu causer un grand tumulte et de grands désordres de la part des troupes qui étaient dans la ville depuis la veille, et qui auraient cru que les Français venaient les surprendre et les attaquer. Une fois entrée, toute l'infanterie se rangea en bataille sur la place, et la plus grande partie des chevaux alla bivouaquer dans les rues voisines.

Pendant que cette troupe arrivait et attendait les billets de logement que l'on préparait en toute hâte, les Cosaques désarmaient les habitants, car il avait été publié à son de trompe par la ville que chacun eût à déposer toutes ses armes à la mairie ; je m'y con-

formai à regret, dit mon grand-père, ayant des armes de famille et des fusils de chasse auxquels je tenais beaucoup ; mais l'ordre était formel, et je voulus éviter une visite dont j'étais menacé.

Les Russes arrivèrent le samedi et furent logés chez les bourgeois qui ont été obligés de les nourrir à discrétion ; assez sobres et assez faciles d'ailleurs sous le rapport des aliments, ils étaient fort exigeants au point de vue de l'eau-de-vie qu'il fallait leur donner en abondance, et, souvent, faute de s'entendre, ils se fâchaient très-fort.

Le dimanche, 23, dès le matin, une partie de l'infanterie a quitté la ville.

M. le Maire et les commissions, qui étaient occupés nuit et jour pour la police, le logement et les vivres, sont obligés de faire des réquisitions dans les faubourgs et dans les campagnes pour subvenir aux exigences des nourritures pour les hommes et pour les chevaux. Ce même jour il a été fait une réquisition de 5,000 chemises, de 5,000 paires de bottes et d'une très-grande quantité de cuir ; toutes les bottes des habitants ont été requises, car cette livraison ne souffrait pas de délai.

A la même époque survint un incident qui aurait pu avoir pour la ville les conséquences les plus fâcheuses.

Le gouvernement français avait évacué sur Paris par le canal une grande quantité de canons venant des places de Laon, de La Fère et de Soissons. Ces canons étaient restés dans le port depuis plus de trois mois, sans que M. le Maire en eût connaissance. C'est seulement lors de l'attaque du 13 février qu'il en fut informé, et il avait dû prendre des précautions pour les soustraire à la vue des ennemis ; il les fit couler bas et jeter au fond du canal entre Rocourt et Oestres. La prise de cette artillerie très-importante avait été un des principaux motifs de la visite des troupes alliées ; car, indépendamment des fortes réquisitions en draps, cuirs et denrées de toute espèce, M. de Geismaer a enjoint que tous les canons

dont il avait la note fort détaillée (ils sont toujours très-bien informés), lui fussent immédiatement livrés ; il fallut bien s'exécuter : on mit en réquisition tous les ouvriers de la ville pour aller à Oestres casser les glaces du canal, qui, par suite de fortes gelées était entièrement pris, et en retirer ces canons. Les ouvriers enrôlés ne suffisant pas à la besogne, on fit la presse sur les personnes qui se trouvaient dans les rues et qui durent aller, bon gré mal gré, se livrer à ce travail d'autant plus pénible que le froid sévissait avec rigueur et que la neige tombait en abondance. Et comme il allait trop lentement au gré de l'impatient vainqueur, le Maire fut sommé de le terminer en 24 heures sous peine d'être arrêté pour ôtage d'une forte contribution en argent ; on redoubla d'efforts et enfin ces maudits canons furent amenés à bord. Une fois là, il fallut mettre en réquisition un très-grand nombre de voitures pour les transporter à Avesnes ; aussitôt que le commandant ennemi en eut possession, il partit avec la plus forte partie de ses troupes ; il ne laissa qu'un peu de cavalerie et d'infanterie qui restèrent au bivouac sur la grande place et dans la rue Sainte-Marguerite.

Ce départ permit aux habitants de respirer un peu et leur donna le loisir de nettoyer toutes les rues voisines de la place d'Isle, de la Sellerie, St.-Martin, St.-Jacques et de l'Ave-Maria, où les troupes avaient séjourné et qui étaient encombrées de fumiers.

Outre les réquisitions faites le dimanche 13, il en est venu de nouvelles très-considérables en grains, farines, pailles, fourrages, denrées de toute espèce ; vins, eau-de-vie, draps, toiles, etc., etc., le tout pour Laon et autres villes, les malheureuses campagnes ont été surchargées, excédées de transports et beaucoup de cultivateurs y ont perdu chevaux et voitures.

Pour subvenir aux énormes dépenses qui incombaient à l'administration municipale, il a fallu, dès le 12 mars, frapper une contribution de 10,000 fr. sur les personnes les plus aisées ; elle ne tarda pas à être suivie d'une seconde de 22,000 fr., somme consi-

dérable quand on se reporte à la valeur de l'argent à cette époque. On s'exécuta néanmoins et on parvint à satisfaire à ces exigences, grâce aux habitudes d'alors, où chacun conservait chez soi son argent ; les banquiers et les placements étaient peu connus et on se souvenait encore de la banque de Law.

Vers le 12 mars des arrangements furent pris pour la fourniture des vivres aux troupes qui ne furent plus nourries à domicile, à l'exception des officiers et de leur suite trop nombreuse.

« J'eus le triste honneur, dit mon grand-père de loger un colonel saxon qui avait 6 officiers et ordonnances avec lui ; en outre plusieurs fois par semaine j'étais condamné à entendre la musique de son régiment, qui, quoique très-bonne j'en conviens, me faisait dresser les cheveux sur la tête. Il fallait, en outre, leur donner, après chaque séance, de fortes rations d'eau-de-vie. »

Monsieur de M., rue Saint-Thomas a logé plusieurs jours le pasteur, ou prêtre grec à la suite du régiment, avec deux domestiques et trois chevaux ; il observait strictement l'abstinence du gras, du lait, œufs, etc., selon le rit grec ; mais, par compensation, il faisait une grande consommation d'eau-de-vie, qui, sans doute, ne lui était pas défendue, et il la buvait à plein verre. Aussi était-il souvent dans cet état où l'on voit dans les cérémonies religieuses de Bernard Picard, se mettre les prêtres grecs lorsqu'ils assistent aux noces.

A partir du 12 avril on fut plus tranquille, grâce à un nouveau commandant, homme très honnête, qui faisait observer une discipline rigoureuse. Les cavaliers et l'infanterie continuèrent à bivouaquer sur la place où ils s'étaient construits des cabanes avec de la paille.

Le 27, on vit arriver un régiment de cosaques et de baskirs ; je n'oublierai jamais, dit encore l'auteur de ces notes, l'impression, je dirai presque l'effroi que nous éprouvâmes, lorsqu'une dizaine de ces derniers, traversant la longue allée de la maison en culbutant

les paniers à incendie que tout capitaine quartenier entretenait et gardait appendus au plafond de son vestibule, entrèrent dans la cour, la lance au poing, et virent se ranger autour du grand puits à campanille contre lequel ils déposèrent leurs armes ; leur air sauvage, leur langage rude et incompréhensible, l'harnachement de leurs chevaux, petits mais très-souples et très-vigoureux, qu'ils maniaient avec une grande habileté, tout en faisait des êtres à part qui causaient une terreur augmentée encore par les récits fabuleux que l'on faisait de leur voracité, au point d'en faire presque des antropophages.

Quoique n'y croyant pas, mais pour céder aux craintes de ma fille, continue mon grand-père, on cacha dans une pièce qui restait constamment et complètement close, mes deux petites filles, très-jeunes encore ; mais bientôt on s'aperçut que c'était une grossière erreur, qui n'avait d'autre fondement que leur manière particulière de se nourrir, qui consistait à manger de la viande crue après l'avoir fait macérer sous la selle de leurs chevaux, et à boire tout chaud le sang des vaches et des bœufs que l'on abattait pour leur consommation. L'endroit où chaque jour s'accomplissaient ces hécatombes a porté longtemps le nom de champ des baskirs. Il était situé aux sources du Gros Nard, près de la buerie ou blanchisserie des Isleaux, sur le boulevard Saint-Martin ; il est aujourd'hui couvert par des habitations et son nom a disparu avec lui.

Loin d'être des mangeurs d'enfants, les Baskirs paraissaient les aimer ; ils se mettaient à pleurer quand ils en apercevaient, et faisaient comprendre par leurs gestes qu'eux aussi en avaient, et beaucoup, qu'ils avaient laissés bien loin, là-bas, là-bas.

Faciles à contenter d'ailleurs, le difficile, vu la différence des mœurs et l'impossibilité de comprendre leur langue, était de saisir ce qu'ils voulaient. Ils mangeaient beaucoup de graisse et ils l'aimaient au point de prendre les chandelles de la cuisine, et de s'en régaler. C'est d'ailleurs un instinct, un besoin des peuples qui

habitent les régions septentrionales de consommer beaucoup de graisses et d'huiles nécessaires à la conservation de la vie, pour entretenir la chaleur du corps, la combustion pulmonaire étant très-active sous ces latitudes.

Les commandants et officiers cosaques ont été logés en ville ; les cavaliers et les chevaux ont bivouaqué hors de la ville, au midi du nouveau chemin, entre la porte Saint-Martin et le Gros Nard.

Il n'y a point eu de plaintes à leur sujet, et ils n'ont commis ni vols, ni excès d'aucun genre.

Le 19, l'infanterie russe s'est mise en mouvement et il n'en est resté qu'un très-petit nombre,

Le 20 et le 21 s'est effectué le départ des Baskirs ; la ville était enfin évacuée après 42 jours d'occupation.

On croyait alors en être quitte pour toujours, quand au lendemain de Waterloo, le 20 juin 1815, dès la pointe du jour, on vit arriver des troupes françaises qui se retiraient de l'armée avec leurs blessés ; c'était un spectacle navrant que de voir ces troupes que l'on avait vues passer peu de temps avant si brillantes, si bien disciplinées, revenir ainsi en désordre, sans armes, déguenillées et criant à la trahison de leurs chefs.

Ce passage se continua pendant toute la journée du 20, ainsi que le 21 et le 22.

Le 23 un parti ennemi de 15 à 20 hommes se présenta à la porte d'Isle ; le commandant d'armes M. Allan refusa d'entrer en pour-parler ; les Prussiens n'insistèrent pas et se retirèrent.

La ville avait été déclarée en état de siège dès le 19 juin, le samedi 24, à 10 heures précises du matin, le commandant français évacua sur La Fère toute la garnison composée des dépôts des 21, 45 et 46^e, avec les canons et toutes les munitions. Il était grand temps, car à 11 heures, se présenta à la porte d'Isle un officier parlementaire accompagné de 25 hommes seule-

ment ; l'entrée de la ville lui est refusée par le maire qui lui déclare qu'elle ne peut se rendre à des forces si peu nombreuses.

L'officier se retire en disant qu'il va en référer à son général qui se trouvait alors à Fontaine-Notre-Dame à 10 kilomètres de Saint-Quentin.

A 3 heures une troupe de cavalerie apparaît sur les hauteurs qui avoisinent les moulins d'Harly, à 2 kilomètres de la ville ; une infanterie considérable les accompagnait, ainsi que de l'artillerie qui se mit en batterie dans la plaine à droite du chemin ; un parlementaire est envoyé à M le Maire qui s'y rend pour traiter des conditions de la capitulation, ayant reconnu son impuissance de résister à des forces aussi imposantes et l'inutilité autant que le danger d'une défense pour les habitants.

A 4 heures précises, infanterie, cavalerie et artillerie franchissaient la porte de la ville sans capitulation ; le général dit alors « qu'il entraît comme en pays ennemi, mais qu'il assurait les habitants de la plus parfaite tranquillité. »

La cavalerie et une partie de l'artillerie n'ont fait que traverser la ville et sont parties par la porte St-Jean se dirigeant vers Cambrai. L'infanterie a bivouaqué sur la place, et à huit heures du soir on leur a porté de la soupe, de la viande et du pain. Le Maire a fait distribuer la boisson qu'ils ne manquaient pas de réclamer.

Le 25 eut lieu un passage de 12 à 15,000 hommes dont la plus grande partie a bivouaqué sur la place.

Le soir ils se sont retirés dans la Collégiale, aux couvents des Cordeliers et des Cordelières.

Dans la nuit du dimanche au lundi, la ville fut plusieurs fois mise en alerte par les publications réitérées de porter des vivres aux troupes ; on leur en a fourni à plusieurs reprises et, pour y suffire, il a fallu faire trois cuites de pain en 24 heures.

La ville et l'arrondissement qui ne comptaient alors que

86,000 habitants furent frappés par le commandant général Ribbentrop d'une contribution de 600,000 fr. payables sous trois jours. Tout le monde fut dans la consternation.

Le 25, le 26, le 27, le 28, le 29 et le 30 les passages de troupes continuèrent. Ce dernier jour on fait de nouvelles réquisitions évaluées à 560,000 fr. sans exagération.

La garnison prussienne continue à occuper la ville, les soldats et les officiers sont très-exigeants.

Le 16 août on fait une troisième réquisition en chevaux et en habillements évaluées à 930,000 fr. au minimum.

Les vexations continuèrent ainsi jusqu'au 15 juillet jour où l'on vit partir enfin la garnison prussienne qui était à Saint-Quentin depuis le 24 juin. Mais, avant son départ le 6 juillet, le comte Loucey, colonel de cavalerie, directeur général de la police militaire de S. M. le roi de Prusse dans les pays occupés par les armées du Bas-Rhin, avait convoqué à la Sous-Préfecture le Conseil Municipal; mon grand-père, qui en faisait partie, ajoute qu'arrivés là, ils furent arrêtés et enfermés jusqu'à huit heures du soir et qu'on ne les relâcha qu'après qu'ils eurent souscrits pour 520,000 fr. de traites. Ces traites étaient payables à Amsterdam chez M. Hope; à l'échéance elles ne furent pas payées; d'après un sage conseil, on les laissa protester et on finit par transiger pour 50,000 fr.

Néanmoins vous devez comprendre les sacrifices énormes que cette pauvre ville avait eu à supporter dans le cours de ces deux années, quand on songe que sa population ne dépassait pas alors 12,000 habitants.

Aussi mon grand-père termine-t-il ce bref journal par ces simples mots qui en disent plus que bien des phrases: *Deo gratias*.

Nous en aurions bien dit autant en 1870.

Quand tout enfant j'entendais raconter cette légende, elle me semblait de l'histoire déjà bien ancienne. Je la croyais exagérée et .

j'étais persuadé que nous n'en referions jamais de pareille. Malheureusement, il n'en a point été ainsi, et 56 ans plus tard Saint-Quentin a revu, comme nous, ces terribles ennemis que nous devions croire bannis pour toujours du sol de la France, pour laquelle ils ont été plus impitoyables encore qu'à l'époque dont je vous ai parlé et quelqu'un pourra venir un jour vous retracer ici des pages non moins vraies, non moins tristes que celles que je viens de vous esquisser.

Je termine, Messieurs, en vous remerciant de votre bienveillant accueil, de votre patiente attention pour ce travail de débutant qui ne suffit certainement pas pour justifier mon admission parmi vous ; mais je m'efforcerai, par d'autres pages plus archéologiques, de seconder la Société dans son œuvre utile et féconde et de combler ainsi dans l'avenir le vide du passé.

M. le Président répond en ces termes aux récipiendaires :

MESSIEURS,

C'est une fête pour la Société des Antiquaires que de recevoir dans son sein de nouveaux membres. N'acquiert-elle pas en effet par là de nouveaux éléments de vie et de nouvelles forces ? En voyant arriver auprès d'elle ceux qu'elle a choisis et invités, elle se sent augmentée et enrichie. Qu'est-ce en effet que les richesses des sociétés savantes, si ce n'est le nombre en même temps que le zèle de leurs membres, garantie et source des productions et des travaux scientifiques qui les recommandent. Les Sociétés émettent des ouvrages de science et de littérature, des collections, des palais quelquefois, comme les essaims d'abeilles émettent leur cire et leur miel, tout cela non pas pour elles-mêmes mais pour le public et l'humanité. — Ces productions qui alimentent la richesse publique et générale sont le résultat d'une force, d'une richesse particulière. — Quelle